

Résumé CCINP

Vous résumerez le texte en 100 mots (+/- 10 %)

Votre résumé devra impérativement être rédigé sur le Document Réponse dans le cadre prévu à cet effet.

En 1962, *Silent Spring* de Rachel Carson faisait entendre pour la première fois à la conscience à grande échelle un saccage écologique. « *Silence spring* », printemps silencieux. Ce titre, inspiré par des vers de John Keats, donnait une forme d'emblée poignante à cette conscience ; il en nommait non seulement le symbole mais aussi l'émotion la mieux partagée : celle qui vient de la raréfaction du chant des oiseaux, et du trouble quant à ce qu'il en est alors de toute notre vie sensible et des repères les plus ordinaires de notre rapport au monde naturel. Le printemps s'est tu, quelque chose de très familier nous est progressivement retiré, quelque chose d'enveloppant et d'immémorial, la preuve et la célébration habituelles du monde, cet accès toujours chantant à l'intensité du vivant qui nous vient, nous semble venir, joyeusement, des oiseaux.

Les oiseaux en effet ne nous saisissent pas sous la figure du lointain, de l'esquive, de la fuite (comme tant de créatures d'une nature qui « aime à se cacher »), même si on ne les voit pas, mais dans une véritable intimité sonore. Et nous tenons à cette intimité, car à ce monde sonore qu'ils ouvrent au-devant de nous, nous avons (nous avions) l'habitude d'associer des valeurs celle d'une vie-plus-que-vie, d'une gaîté à l'intensité toute particulière, d'une qualité d'entraînement où le chant déclare en quelque sorte le monde naturel, sa beauté et sa grandeur.

Leopardi, par exemple : « Les oiseaux sont par nature les créatures les plus joyeuses au monde. Ils ressentent la joie et l'allégresse plus intensément qu'aucun autre animal. Ils sont saisis d'une joie intense devant les prairies riantes, les vallées fertiles, devant les eaux pures et limpides, les beaux paysages. En quoi il est remarquable que ce qui nous paraît aimable et plaisant le leur soit tout autant. » Un lieu commun évidemment. « Les oiseaux n'ont que faire de votre joie », réplique aujourd'hui Dominique Meens ; « que faire du chant, du vol, du rire, du mouvement, de l'imagination, de l'enfance et de la richesse que vous leur supposez ; que faire des trajets que vous leur imposez (du bonheur au chant !), de vos lieux communs... » Mais un lieu commun qui disait très bien, pour un temps d'avant le tourment écologique, ce qui peut nous lier, plus encore qu'au sort d'une espèce, à l'idée de vie dont elle apparaît garante : à ce qu'elle dit de ce que la vie peut être, à la pensée qu'elle en formule (les oiseaux de Leopardi chantaient une terre qui allait bien, dont on pensait qu'elle allait bien). Le vivant qui se déclare et se chante lui-même, voilà le sens et le legs affectif (oui, affectif) du chant des oiseaux. Et c'est ce sens et ce legs qui viennent à manquer aujourd'hui que ce chant s'affaiblit, et que l'évidence de cette gaîté se retire comme un tapis sous nos pieds.

Car la population des oiseaux s'effondre, on le sait ; leur disparition massive est directement due à l'intensification des pratiques agricoles (notamment de la culture du blé) et à la généralisation de l'usage des néonicotinoïdes. L'alouette, la gentille alouette, est particulièrement touchée ; mais aussi bien les espèces non spécialistes des écosystèmes agricoles, dans des milieux urbains.

On doit le diagnostic de cet effondrement à des scientifiques aussi bien qu'à des amateurs – il y entre en effet une sorte d'amitié pour les oiseaux, quelque chose que chacun peut éprouver pour son compte. Fabienne Raphoz, qui écrit depuis longtemps, essais et poèmes, sur les oiseaux, se dit ainsi « ornithophile » : ni ornithologue, ni méthodique *birdwatcher*, mais ornithophile, mue par l'amour des oiseaux et le plaisir pris à leur existence. Ornithophilie : joie que des oiseaux soient là, surprise qu'ils existent et qu'ils soient tels, plaisir pris à la forme de

leur présence, à la manière dont ils peuplent le ciel et ouvrent au-devant de nous un monde de lignes et de chants. Mais aussi, et surtout, vigilance quant à leur sort et tristesse devant leur disparition.

Tristesse, en effet, et pas seulement constat d'une extinction : c'est l'autre face de cette *philia*. L'ensemble pourrait se définir en un geste, que décrivent très bien ces mots du poète George Oppen : « Ouvrir la fenêtre et dire, voyez, un monde existe, il est – pour quelque temps encore – rempli par ceux que j'aime ». Pour quelque temps encore, en effet, puisque tout cela doit s'entendre sur fond de dépeuplement et d'une disparition partout observée : en quinze ans près d'un tiers des oiseaux ont disparu de nos paysages, villes, campagnes et forêts confondues.

L'écologie aujourd'hui ne saurait être seulement une affaire d'accroissement des connaissances et des maîtrises, ni même de préservation ou de réparation. Il doit y entrer quelque chose d'une *philia* : une amitié pour la vie elle-même et pour la multitude de ses phrasés, un concernement, un souci, un attachement à l'existence d'autres formes de vie et un désir de s'y relier vraiment.

Marielle Macé, *Nos Cabanes* (2019)